

CAHIERS  
DE LA  
CÉRAMIQUE  
DU  
VERRE  
ET DES  
ARTS DU FEU





# VISITE EN 1764 DE DEUX CHINOIS A LA MANUFACTURE ROYALE DE SÈVRES



P. J. ROI

*L'auteur, de par son appartenance à la Compagnie de Jésus, s'est intéressé à l'histoire des Missions Religieuses françaises en Chine où il était chargé de recherches scientifiques ; il a séjourné là-bas de nombreuses années et, au cours de ses travaux, il a eu connaissance de la visite qu'il nous conte ici.*

**A**U début de l'après-midi du jeudi 10 mai 1764, le Directeur de la Manufacture royale de Sèvres, M. Boileau, recevait une visite quelque peu originale, celle de deux ecclésiastiques chinois, patronnés par le Ministre et Secrétaire d'État, Mgr Bertin. Les chefs d'ateliers avaient été mobilisés et chargés d'expliquer en détail aux deux visiteurs le fonctionnement de la Manufacture.

Ils s'appelaient Aloys Ko et Étienne Yang. Leurs études terminées (études faites au Collège de La Flèche et à Louis-le-Grand), ils s'étaient adressés à Bertin, alors chargé des affaires de la Compagnie des Indes, pour obtenir un passage gratuit sur le vaisseau qui les ramènerait dans leur patrie. Bertin s'avisait de différer leur voyage pendant un an et de leur faire visiter la France. Nos jeunes gens comparaient volontiers ce qu'ils voyaient en France avec ce qu'ils avaient vu en Chine. Outre leur gentillesse native, leur qualité d'entregent, leurs remarques qui ne manquaient pas d'une certaine saveur, avaient frappé l'imagination de Bertin. Il se mit à escompter, grâce à leur intermédiaire, des renseignements sur le grand Empire alors si admiré en Europe. La Chine était à la mode; Bertin fréquentait les Physiocrates et tout ce qui venait d'Extrême-Orient attirait l'attention. Nos deux jeunes Ko et Yang furent présentés à la reine, puis on organisa leur voyage d'étude. La tournée commença par la Manufacture de Sèvres.

Ce ne fut pas une visite de pure curiosité comme on pourrait le penser. Ils étaient chargés

d'écrire un compte rendu au Ministre. La copie originale est aux Archives de l'Institut, dans la correspondance de Bertin (1). Le plus piquant, ce sont les réflexions qui suivent le compte rendu. Celui-ci cependant mérite d'être rapporté, pensons-nous.

« On commence par faire apprêter les modèles des moules. Celui qui fait les modèles a devant lui le dessin suivant lequel il donne à son modèle différentes formes par le moyen de différentes pièces de fer tranchant, arrêtées par une presse, partie en cuivre, partie en fer. Les modèles étant faits, on les porte à ceux qui font les moules. Ces moules se font avec le simple plâtre précisément de la même manière dont on fait les moules des statues de plâtre. Après ces deux opérations, on met la matière de la porcelaine bien pétrie dans les moules qu'on place sur une presse à vis. D'ordinaire, pour former une pièce de porcelaine, il faut deux moules, par exemple, pour faire une assiette, il faut un moule supérieur qui représente le dedans de l'assiette et un autre inférieur qui en marque le dehors.

« Lorsque la porcelaine a eu sa forme convenable, on la met au four. Au sortir de là, la porcelaine a encore besoin qu'on lui ôte ce qu'elle a de rude. On se sert pour cela d'un moulin de pierre dure (2). Quand la porcelaine est bien polie, on l'émaille, puis on la remet au four. C'est après cette seconde cuisson qu'on peint la porcelaine, excepté



apparaissent les traces de pernettes. Au contraire les pièces lyonnaises que nous avons présentées dans cet article et les précédents, — à l'exception de la coupe godronnée du Musée de Sèvres — furent cuites sur le talon. Faut-il voir là un des aspects particuliers de la fabrication lyonnaise? Nous laissons à de plus qualifiés le soin d'en tirer une conclusion.

Le « Lyon XVI<sup>e</sup> siècle » existe, nous ne l'avons

jamais nié. Nous déplorons seulement qu'on ait jusqu'ici attribué aux fabriques lyonnaises beaucoup trop de faïences tardives qui n'ont pu être faites dans cette ville, et que la grande majorité de la véritable production lyonnaise continue souvent à figurer dans les musées et collections particulières sous l'étiquette d'Urbino.

ROBERT BOULAY



LA METAIRIE - Ronan Lebeaude  
06 68 23 93 30  
www.galerie-metairie.com  
lametairie@bbox.fr  
Porcelaines Anciennes



*Ci-dessus :*

24. - ASSIETTE DE LYON, vers 1550. Diam. 23,5 cm. Assiette décorée d'une scène biblique dont le modèle se retrouve sur la vignette ci-contre.

ANCIENNE COLLECTION IMBERT

*Ci-contre :*

25. - VIGNETTE gravée d'après un dessin de Hans Holbein, illustrant l'*Ancien Testament* édité à Lyon (Trechsel 1539; Jean Frellon 1547).



« quand elle a un fond bleu, alors on met la  
« couleur avant l'émail. Quand elle est peinte,  
« on la remet au four pour la troisième et der-  
« nière fois, pour que l'émail en se fondant  
« puisse s'incorporer pour ainsi dire à la couleur  
« et donner en même temps son lustre et son  
« éclat à la peinture. Après cette troisième  
« cuisson la porcelaine est finie (3).

RÉFLEXIONS. — « Il serait à souhaiter :

« 1. — que les ouvriers chinois eussent le  
« goût et la diversité des modèles tels qu'on  
« les voit à la Manufacture de Sèvres, surtout  
« ceux qui représentent des figures humaines,  
« car les Chinois n'ont presque que des figures  
« unies et simples. Quant aux figures qu'ils  
« font, elles sont presque toutes grotesques.

« 2. — que les Chinois eussent la manière de  
« faire des moules. Elle est simple et facile,  
« de façon qu'un ouvrier peut en faire plusieurs  
« dans la journée. Il est à présumer que les  
« Chinois ignorent cette méthode de faire des  
« modèles.

« 3. — que les Chinois donnassent à leur por-  
« celaine des dessins plus supportables pour  
« le goût, que ceux qu'on voit ordinairement  
« sur leurs ouvrages.

« 4. — qu'ils fissent leur porcelaine un peu  
« plus solide, je veux dire un peu plus épaisse,  
« surtout quand c'est pour être portée en  
« Europe. Car chaque pays a son goût; quoi-  
« que la porcelaine, pour être estimée en Chine  
« doit être la plus légère et la plus fine qu'on  
« puisse souhaiter, elle ne plairait pas en  
« Europe, si elle ne joignait à la finesse de sa  
« matière, la solidité.

« 5. — la matière dont les Chinois se servent  
« pour faire la porcelaine est beaucoup meil-  
« leure que celle qu'on emploie en France. C'est  
« dommage qu'à la finesse de leur matière et  
« au brillant de leurs couleurs, ils ne savent pas  
« joindre le bon goût comme en France. Car  
« la porcelaine de la France, si elle était dépouil-  
« lée du goût admirable et de l'émail superbe  
« dont on la décore, qu'aurait-elle de plus  
« attrayant et de plus charmant que la simple  
« faïence fine? Mais avec tous les avantages  
« que la porcelaine de France tient rassemblés  
« en elle, il n'est pas douteux qu'elle soit  
« meilleure que celle de la Chine. Il serait à  
« souhaiter que les Chinois puissent l'imiter ».

Après tout, pour des jeunes gens qui igno-  
raient les termes techniques, ce n'est pas

mal dit et c'est assez bien vu. Quant à leurs  
appréciations sur l'art chinois, qui nous éton-  
nent un peu, on peut se demander si elles ne  
sont pas quelque écho de ce qu'ils entendaient  
autour d'eux. Ainsi, en parcourant le « Cata-  
logue raisonné des bijoux, porcelaines, lacqs,  
bronzes, du Cabinet de Mr Angran, vicomte de  
Fonspertuis », édité par Gersaint, en 1747, j'ai  
rencontré, par hasard, les lignes suivantes : « Il  
« serait à souhaiter que les desseins dont les  
« Chinois ornent leurs porcelaines fussent plus  
« corrects et que la graduation fût mieux obser-  
« vée dans les sujets qu'ils veulent représenter.  
« Ils y peignent parfois les fleurs et souvent les  
« animaux, mais les figures sont ordinairement  
« insupportables. Cela étonne d'autant plus que,  
« dans certains morceaux, on en trouve parfois  
« d'assez régulières, surtout dans ceux qui sont  
« exécutés en rond de bosse où ils ont souvent  
« réussi ». Et citons pour mémoire ce jugement  
des Encyclopédistes : « Il n'y a rien à trouver  
« dans les porcelaines chinoises sinon des cou-  
« leurs vives et des formes bizarres ».

Constatons simplement que l'on ignorait à  
peu près tout de l'art chinois en Europe au  
xviii<sup>e</sup> siècle; mais, en France (Strasbourg mis  
à part), on ne pouvait s'empêcher de jalouser  
quelque peu l'excellence de la porcelaine chi-  
noise en tant que matériau.

Après Sèvres, nos jeunes Ko et Yang ont  
visité, dans le même après-midi, la Manufac-  
ture royale de la Savonnerie, où l'on faisait des  
tapis. Les réflexions qu'ils ont écrites à ce sujet  
nous semblent compléter celles que nous venons  
de voir sur la porcelaine, c'est pourquoi nous  
les transcrivons ici à la suite. Elles permettent  
de mieux comprendre encore leur point de vue.

« Nous ne croyons pas que les Chinois aient  
« encore connaissance des tapis veloutés comme  
« ceux qui se font à la Manufacture royale de la  
« Savonnerie, quoiqu'ils aient pris naissance  
« en Asie même. Les Chinois seraient plus du  
« goût et plus en état d'acheter ces tapis  
« veloutés que les tapisseries des Gobelins.  
« C'est pourquoi il serait à souhaiter que  
« l'Empereur de la Chine eût quelques-unes  
« des pièces qui représentent les animaux, les  
« fleurs et les paysages. La vue de ces repré-  
« sentations vives et animées pourrait exciter  
« l'envie des seigneurs de sa Cour d'en avoir  
« de semblables ».

Cette dernière remarque a dû faire grand plaisir





à Bertin, car ce qu'il cherchait évidemment, c'était à s'ouvrir un plus grand marché en Chine.

La visite de nos deux Chinois à Sèvres devait se terminer par une commande de Bertin à la Manufacture. Il chargeait Ko et Yang de présenter à l'Empereur de Chine des spécimens de l'art français. Les Archives de Sèvres indiquent dans leur registre de livraison (4) :

« Livré par ordre de M. Bertin pour envoyer en Chine, en septembre 1764 :

1 vase rose et verd Tesnières		432
2 ide hollandais	360	720
2 pots pourris à feuillage B.C. mignatures	600	1.200
2 vases B. nouveau	480	960
1 pot à l'eau et jatte verd		300
2 groupes de Boucher	144	288
2 ide de Lotterie et Curiosité	96	192
1 ide de la Vache		96
3 ide d'Oudry 2 <sup>e</sup> grandeur	60	180
2 Amour et Pendant	96	192
		<hr/>
		4.560

Cet ensemble de porcelaine devait être complété dans la suite par tout un lot d'objets d'arts et de sciences à présenter à l'Empereur de Chine par Ko et Yang : six tapisseries, une caisse de douze glaces, une imprimerie portative, une machine électrique, une collection de lunettes d'approche, un télescope, deux microscopes. Quelques années après, il y eut encore d'autres envois en Chine. En septembre 1772, on lit de nouveau dans les Archives de Sèvres (5) :

« Porcelaines envoyées en Chine par ordre du Ministre :

2 grands gobelets et soucoupes à porte-pied en frise d'or régulière	36	72
2 petites tasses sans anses à oiseaux et paysage en deux ors	30	60
2 gobelets litron, 1 <sup>re</sup> grandeur et soucoupes fleurs	12	24
2 gobelets couverts et soucoupes 2 <sup>e</sup> grandeur frise ordinaire	36	72
2 gobelets couverts et soucoupes 1 <sup>re</sup> grandeur frise ordinaire	42	84
2 gobelets Bouillard et soucoupes à panneaux	42	84
1 figure Saint Louis biscuit		72
1 figure Sainte Clotilde ide (6)		72
		<hr/>
		540

Ce n'est pas tout. Un missionnaire de Pékin, le Frère Panzy, habile sculpteur, avait fait

portrait en buste de l'Empereur Kien-Long. Ce buste fut envoyé à Sèvres pour y être moulé et peint. Une lettre de Bertin nous assure qu'il fut envoyé en Chine en 1776, en même temps qu'une figure, en pied, de l'Empereur, faite en biscuit, par Leriche, et dont le modèle est encore à Sèvres (7). Une vingtaine de gobelets, d'une valeur totale de 210 livres, destinés aux artistes de Pékin, accompagnèrent ces dons (8).

Nos Chinois ne reçurent pas que des cadeaux à présenter à l'Empereur. Ils emportaient en outre, dans leurs bagages, des questionnaires détaillés auxquels ils étaient chargés de répondre au mieux. L'un de ces écrits fut rédigé par Bertin et l'autre par Turgot. Ce questionnaire de Turgot, rappelons-le en passant, fut à l'origine du fameux Mémoire intitulé « *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses* » (1766) (9). Ko et Yang étaient priés de répondre principalement sur les sujets suivants : la richesse, la distribution des terres, la culture, la fabrication du papier, les méthodes employées en imprimerie, les étoffes de laine, les pierres de Chine et le kaolin. Voici le texte relatif à la porcelaine :

« On désirerait beaucoup avoir quelques « échantillons plus considérables et du poids « de quelques livres, de chacune des matières « dont on fait la porcelaine à Kin-te-ching, et « qui sont décrites par le Père d'Entrecolles « dans le 12<sup>e</sup> volume des *Lettres édifiantes* (10). « Mais on voudrait avoir ces matières brutes, « telles qu'on les prend dans la terre, sans « avoir subi de préparation ».

Bertin attachait une grande importance à l'envoi de kaolin de Chine. L'année suivante en effet, ayant encore la connaissance du départ d'un Père dominicain chinois pour le Fou-Kien, il lui envoya des instructions très détaillées pour obtenir du kaolin (le lecteur trouvera ce document inédit en appendice).

Pourquoi, peut-on se demander, cette insistance du ministre pour obtenir de Chine des spécimens d'argile et de cailloux ? Ne faisait-on pas en France, à cette époque, de la très belle porcelaine ? Ses vases et ses potiches, ses aiguères, ses services de table, ses statuettes, brillaient par l'élégance des formes, la finesse des dessins, la vivacité des couleurs, la magnificence des dorures. Pourquoi Bertin cherchait-il les secrets à découvrir en Chine ?





Réaumur, dans un de ses Mémoires à l'Académie des Sciences, l'explique fort bien : « Il « n'échappera à personne, dit-il, de faire atten- « tion à la quantité prodigieuse de porcelaine « qui est dans le royaume et dans toute l'Eu- « rope : depuis le grand seigneur jusqu'au « plus petit particulier, tout le monde en a. « Si on calculait l'argent réel que les Indes ont « tiré d'Europe avec cette seule terre, on juge- « rait que l'intérêt commun des souverains eût « été de les porter à tenter tous les moyens « possibles d'en faire des établissements dans « leurs états. On a déjà une grande avance « pour ces fabriques. Les manipulations de la « faïence, et surtout celles de la porcelaine « imparfaite, sont pour l'essentiel les mêmes « que celles que demandera la meilleure porce- « laine. On a des ouvriers instruits, il ne « s'agit que de leur remettre de bonne matière « entre les mains » (11).

Tout est dans la dernière phrase : « il ne « s'agit que de leur remettre de la bonne « matière entre les mains ». Cette matière, c'était tout le succès de Meissen et de la Chine. En France, notre porcelaine tendre n'était que du « verre mêlé de matières terreuses blan- « ches dispersées, mal combinées dans le « verre fondu » (12).

C'était un simili, un produit artificiel auquel on arrivait à donner une valeur artistique par ses formes et ses couleurs, mais sa qualité était souvent insuffisante quand on l'appliquait aux arts domestiques et peu capable de soutenir la comparaison avec la porcelaine de Chine.

Les produits d'Orient s'imposaient sur le marché (13). Un simple regard sur le compte des douanes de l'époque nous donne une idée des importations alors en cours. En 1766, un arrivage des vaisseaux de la Compagnie des Indes à Nantes comprenait, outre les étoffes et les épices, 308 caisses de porcelaine bleue et blanche, 295 caisses de porcelaine de couleur, et 1272 « cabarets » ou services à thé. Aux ventes de Lorient, en 1722-1723, on dénombrait 683 000 pièces. Les tasses et gobelets avec leurs soucoupes se comptaient à 470 000 exemplaires. Il y avait 4 290 théières à décor bleu et 4 433 à décor en couleur de différentes formes (14).

Cela n'était pas sans influencer d'une manière assez défavorable la balance commerciale. Un mémoire au ministre évalue le commerce passif

de la porcelaine qui se fait avec l'étranger à quatre millions de livres au moins (15).

Des Académiciens se mirent au travail. Tour à tour, Réaumur, Guettard, le comte de Lauragais (16), Macquer (17), cherchèrent de la bonne terre de porcelaine en France. « J'ai « employé plus de dix ans à l'examen chimique « de toutes les différentes espèces de terres et « de pierres que j'ai pu me procurer, — dit « Macquer, — les expériences ont été multi- « pliées presque à l'infini ». Il nous assure avoir été capable de faire « avec les terres de « France, de la porcelaine de la plus excellente « qualité, mais les opérations étaient vraiment « trop compliquées et trop dispendieuses pour « le service habituel d'une manufacture » (18).

En 1769, Macquer rendait compte de la découverte en 1768, par le chirurgien Darnet, de vrai kaolin près de Limoges, à Saint-Yrieix, du kaolin « d'une blancheur à se mettre à genoux devant » (19), disait-il, dans son enthousiasme.

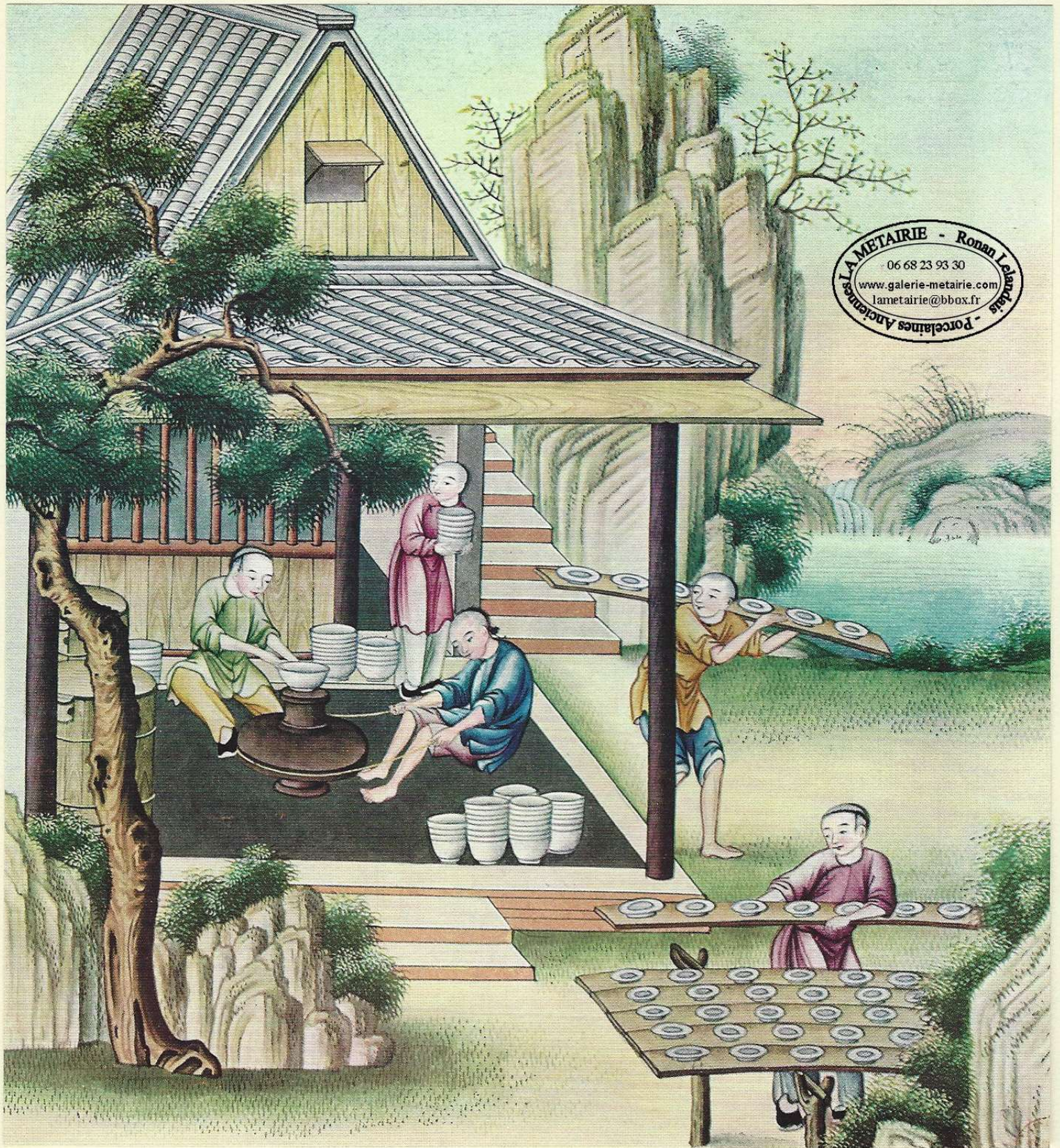
Les rapports entre Sèvres et la Chine devaient continuer par la suite.

Nos deux jeunes Chinois retournèrent dans leur pays, chargés d'une mission. Ils avaient promis tout ce qu'on voulait. Rentrés chez eux après une longue absence, ils durent bien vite se rendre à la réalité. A peine arrivés à Pékin, ils écrivirent à Bertin :

« Nous sommes arrivés ici à la Chandeleur. « Nous ramassons le plus que nous pouvons « de matériaux pour remplir les vues de nos « instructions, mais plus nous avançons dans « nos recherches, plus la difficulté nous paraît « grande quand il s'agit de discuter chaque « article à fond et de ne rien avancer en l'air. « Quand nous étions partis en France, nous « étions trop jeunes pour savoir tous les us « et les coutumes de notre pays. Nous croyions, « étant en France, que les choses y étaient à peu « près comme en Europe, mais il s'en faut « bien. Un état ne peut point se mêler de ce « qui regarde un autre. Un homme qui n'est « pas du métier ne peut aller dans les manu- « factures précisément pour voir et connaître « le mécanisme, sans qu'on trouve à y redire. « Ce ne sera qu'à force de connaissance que « le temps seul peut nous procurer et par « manières de conversations que nous pourrons « avoir les différents éclaircissements que « nous sommes chargés de chercher. Malgré « tant de difficultés, nous osons



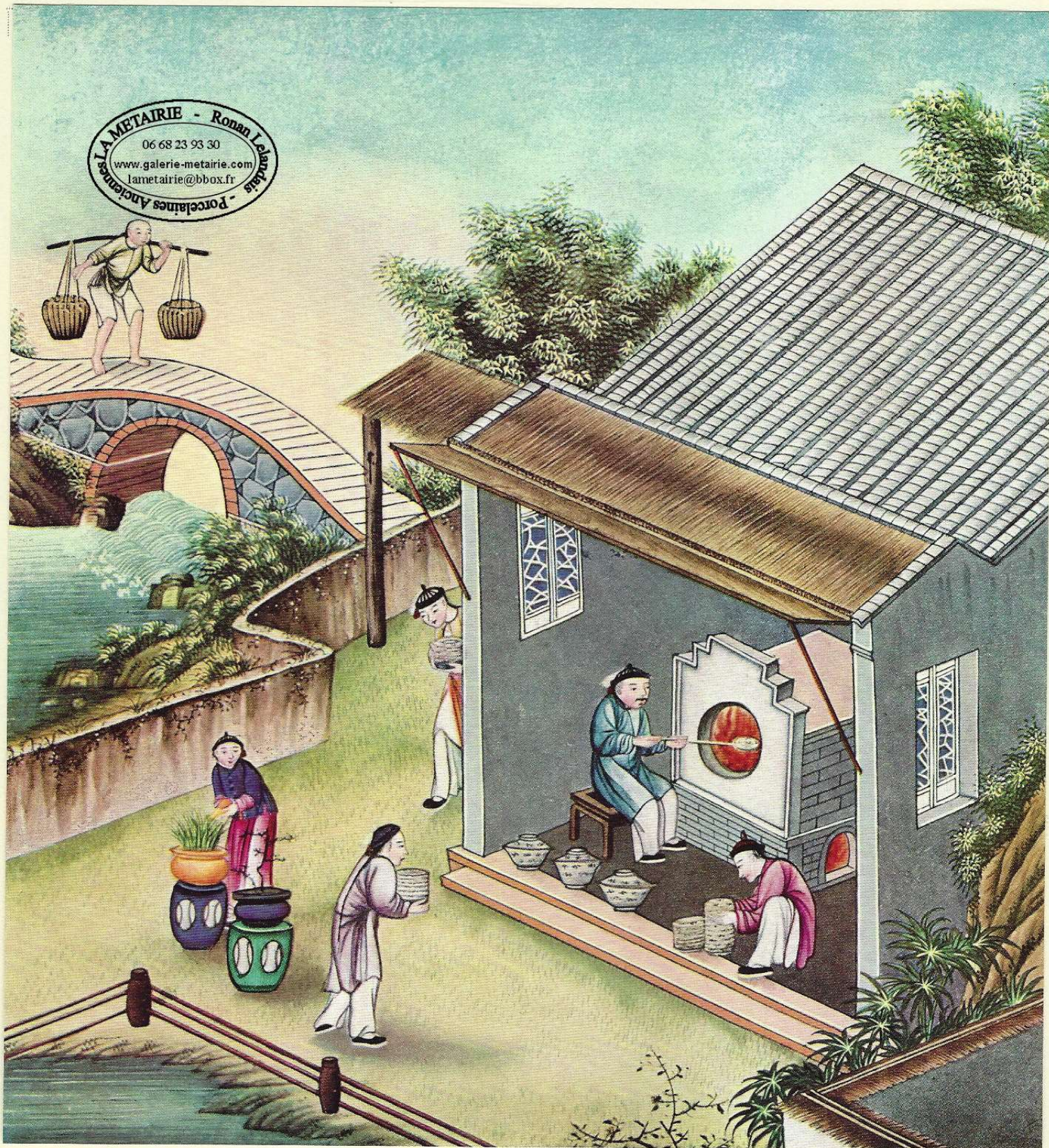




CHINOIS AU TOUR AMINCISSANT UNE TASSE. Gouache. Haut. 30 cm.  
Planche N° 11 de l'album chinois envoyé par le Père Amiot au Ministre Bertin à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

BIBLIOTHÈQUE DE LA MANUFACTURE NATIONALE DE SÈVRES





LA METAIRIE - Ronan Leblond  
06 68 23 93 30  
www.galerie-metairie.com  
lametairie@bbox.fr  
- Porcelaines Anciennes -

FOUR OÙ L'ON CUIT CERTAINES COULEURS ET LA DORURE. Gouache. Haut. 30 cm.  
Planche N° 19 de l'album chinois envoyé par le Père Amiot au Ministre Bertin.